

Colloque international organisé par le GRECOS, Université de Perpignan  
sur le thème : L'économie solidaire et plurielle : l'emploi en question,  
20, 21 et 22 octobre 1999.

GRECOS- Université de Perpignan.  
Dépt. AES  
52, Av. De Villeneuve  
66860 Perpignan Cedex  
Tél : 0468662400 (Poste 2460)  
Fax : 0468662443  
E mail : tahi@univ-perp.fr

L'économie peut-elle être solidaire et plurielle ?  
(COGITO SUR LE PLURALISME « ECONOMIQUE »).

H. ZAOUAL, G.R.E.L./I.M.N., Université du Littoral  
(I.U.T. Saint Omer /Dunkerque)  
**La Maison de la Recherche en Science de l'Homme**  
**21 quai de la Citadelle, B.P. 5528**  
**59383 Dunkerque cedex France**  
**Tél. : (33) 20 28 23 71 00**  
**Fax : (33) 20 28 23 71 10**  
**E mail : zaoual@pop.univ-lille1.fr**

*« Situer veut dire ici avant tout : indiquer le site. Cela signifie ensuite : être attentif au site. Ces deux démarches, montrer*

*où est le site et se rendre attentif à lui, sont l'acheminement préparatoire à une situation. Mais nous aurons fait preuve déjà d'assez d'audace si, dans ce qui va suivre, nous nous contentons de ces démarches préparatoires. La situation, quand elle répond à un acheminement véritable, aboutit à une question. Celle-ci questionne en direction de la contrée à laquelle appartient le site....La situation médite le site. ».<sup>1</sup>*

## Introduction :

Les propos avancés dans ce texte résultent des travaux de recherche du Groupe de Recherche sur les Economies Locales de l'Université du Littoral Côte d'Opale (Dunkerque). La philosophie de recherche de ce laboratoire animé par des économistes s'inscrit dans une approche pluraliste des phénomènes économiques. En ce sens, les comportements des organisations et des systèmes économiques sont appréhendés à partir des contextes d'action des agents qui les animent et les façonnent. Cette posture de recherche conduit inéluctablement à un dépassement du réductionnisme des sciences sociales compartimentées et en premier lieu celui de l'analyse économique standard. Le mixage retenu est celui d'une synergie permanente des savoirs du social en y intégrant le sens que les acteurs construisent concrètement pour coordonner leurs actions quotidiennes. Les apports de l'analyse économique contemporaine ne sont pas négligés à la condition de les mettre en relation avec la culture des acteurs, les normes et les conventions de l'univers de leurs décisions, en fin de compte avec les institutions sociales du milieu dans lequel ils agissent. Une telle approche se veut donc à la fois ouverte sur les dimensions, dites extra - économiques et les pratiques concrètes des individus et des organisations. Le but étant de rendre plus opérationnelle et plurielle l'approche « économique » des comportements humains.

C'est avec cet esprit qu'est abordé ici le thème du « *pluralisme économique* » dont la perspective et la philosophie sont incontournables dans l'analyse des limites du modèle standard en économie et dans la construction d'un paradigme plus respectueux de la diversité des pratiques des acteurs sociaux. Ce qui, de proche en proche, dénote une philosophie non violente quant au traitement des problèmes de société qu'ils relèvent de l'économie ou de l'écologie.

La structuration du mouvement du texte présenté se décline, donc, de la façon suivante :

Dans un premier temps, nous mettrons en évidence *la nécessité* qu'ont les mouvements sociaux et les courants de pensée qui cherchent à corriger les défaillances sociales de l'économie de marché voire à remettre en cause radicalement un tel modèle de construire un discours conceptuellement rigoureux. Dans le même sillage, il s'agira aussi de saisir le véritable sens des objets et des lois du discours économique. Une critique n'est féconde que si elle connaît l'objet critiqué dans toute sa profondeur sous peine de tomber dans le criticisme. Reconnaissons donc notre impuissance à mieux connaître en profondeur les phénomènes économiques. Une science qui n'a rien dire doit se taire nous dit WITTGENSTEIN dans son Tractatus. L'analyse de ces déficits conceptuels constitue l'objet

---

<sup>1</sup> Martin HEIDEGGER Acheminement vers la parole, p. 41, Collection TEL /GALLIMARD, 1976, Paris, 260 pages

des deux premiers paragraphes de ce texte regroupés sous l'intitulé : querelles de sens, querelles de mots !.

En ayant à l'esprit la nécessité d'une approche économique plus élargie allant dans la direction d'un paradigme pluraliste, la seconde phase ( Le site et le marché : quelles interactions ?) de cette investigation consistera à mieux consolider et situer la théorie des sites dans ses tentatives à absorber les phénomènes de marché afin de mieux les enchâsser dans les univers multiples des acteurs en situation. Ce qui, du même coup, légitime la perspective pluraliste en économie (y compris dans le management des organisations sociales et économiques). Par voie de conséquence, la perspective choisie réhabilite la grande variété des institutions humaines derrière lesquelles se dissimulent celle des croyances, des valeurs et en fin de compte celle du *sens pratique* de leurs sites d'appartenance.

## I) Querelles de sens, querelles de mots !

### **Les impératifs d'un paradigme innovant : vers les fondements d'une économie non violente.**

La crise actuelle est déstabilisante pour le savoir économique. En effet, de par l'urgence des problèmes de chômage et d'exclusion que connaît la planète entière, un vocabulaire proliférant sur les alternatives ou corrections éventuelles a fait irruption : économie informelle, secteur non structuré, économie clandestine, économie de la réciprocité, économie communautaire, économie solidaire et alternative, tiers secteur, secteur quaternaire, économie plurielle, développement local et solidaire, systèmes d'échanges locaux etc. A ceci, il faut aussi rajouter les nouvelles lectures de l'économie de marché proprement dites par les institutions et les conventions qui tempèrent le modèle standard ou le remettent en cause qui sont le fait d'économistes (Economie institutionnelle américaine, Socio-économie, Ecole française des conventions et des organisations, Ecole de la régulation etc.). Tout ceci crée des troubles paradigmatiques et sémantiques. Et, en fin de compte, on ne sait plus de quoi on parle. Ce qui donne à la «*science économique* » une allure «*balkanisée* » selon la formule de J.LESOURNE.

Les objets de ces différents points de vue se télescopent et se recomposent à l'intérieur des démarches et des approches sans que l'on puisse faire un classement clair et net des auteurs et des théories qu'ils avancent. Un même concept ou qualificatif de concept se retrouve ici et là avec des sens différents de par la problématique de l'approche qui le met en mouvement. Notre propos ici est de tenter de clarifier le débat en remontant au sens précis de *l'économique* afin de mieux situer et les contradictions des idées en cours et les brouillages conceptuels dont elles sont le siège. Ces troubles sont, sans aucun doute, une illustration d'une période de *révolution scientifique* au sens de Thomas S. KUHN en cours dont on ne connaît pas encore les contours et les ultimes développements. Il est à noter que dans de telles périodes de transition le paradigme dominant garde une influence y compris sur les discours critiques qui le prennent pour cible en raison de son impuissance à décoder les faits et à *fortiori* à orienter les pratiques souhaitables par la société. Cet état de fait découle aussi du déficit conceptuel des discours qui se veulent critiques. Or, l'épistémologie des sciences nous apprend que les concepts déterminent ce que nous observons et ces mêmes concepts tirent leur sens profond de la théorie qui les organise et les signifie.

En d'autres termes, les *principaux maux* d'une théorie en émergence résident aussi dans les *mots* qu'elle utilise pour désigner les phénomènes qu'elle cherche à interpréter. Rien n'est neutre en science. Les croyances scientifiques et les définitions ainsi que les principes sur lesquels se construit une discipline, un paradigme ou une théorie conditionnent largement son développement intellectuel mais aussi, par la suite, son impuissance à déchiffrer les réalités. On ne pense que ce que l'on croit et on ne mesure que ce que l'on pense (« *mesurer c'est penser* » G. Bachelard, *La philosophie du non*, P.U.F. citation de mémoire), d'où la crise actuelle des indicateurs statistiques qui accompagne aussi celle de la théorie économique en général. Tout est question de définition. Lorsqu'on a un marteau à l'esprit on voit partout des clous ! En conséquence, le premier pas d'une réelle émancipation réside dans l'innovation conceptuelle qui donnera le véritable sens aux pratiques et à l'anarchie des faits observables. Et, c'est à ce niveau qu'il faut clarifier la terminologie, ce travail est au cœur de la consolidation d'un véritable discours alternatif et cohérent avec lui-même et avec les faits d'expérience. Et, ce n'est qu'à ce prix qu'il peut être admis dans l'arène scientifique et mobilisateur au plan politique. En ce sens, il produira du sens. Cet objectif est incontournable pour corriger les principaux déficits des multiples mouvements et courants de pensée auxquels nous assistons au plan de « *l'économie dissidente* » dans son ensemble.

Certes, leurs arguments empiriques et la pertinence des projets ouverts sur la réalité des sites concernés par les problèmes de société (emploi, exclusion, écologie, patrimoine, droits de la personne, défense des minorités, entrepreneuriat local, finance solidaire, systèmes d'échange local etc.) sont d'une grande portée pratique mais ils pêchent par l'absence d'un paradigme capable de les organiser sans les dénaturer. Ce dernier est appelé à être flexible car la diversité des situations est infinie et nous ne sommes pas habitués à penser de la sorte. Et, pour cause, le réductionnisme et le cloisonnement des sciences de l'Homme gardent une grande influence sur notre manière de rendre intelligible les phénomènes dits économiques. En science, il est toujours tentant de réduire la complexité des faits afin de saisir d'éventuelles relations et corrélations et ce faisant, on laisse passer souvent l'essentiel d'un mécanisme qui est à l'œuvre dans une situation donnée. Lorsqu'un savoir s'institue de cette manière, à la longue, il devient auto-référentiel et s'auto-reproduit dans le vide et indépendamment des faits d'expérience.<sup>2</sup> Ceci est souvent vérifié dans les faits par la forte propension à user, sans discernement, d'une pensée à la fois globale, réductionniste et généralisante. Ce qui est le cas de ce que l'on qualifie communément de « *pensée unique* » en économie.

---

<sup>2</sup> La science et de façon plus générale la pensée humaine a toujours tenté de ramener le multiple à l'unité. C'est dans ce penchant légitime pour rendre le monde sensible intelligible que des glissements dangereux, entre autres des généralisations abusives, existent, font leurs apparitions et se diffusent dans la pensée des problèmes de l'Homme. Après quoi, il n'y a plus d'hommes mais un homme abstrait et désincarné à qui on affecte, de façon *a priori*, des caractéristiques universelles sans tenir compte des multiples situations dans lesquels il se débat. Le but de la théorie de l'homo situs étant d'atténuer voire de corriger ces excès d'écarts entre l'observable et le conceptuel, il s'agit, par conséquent, d'une pensée « économique » des univers multiples. Pour plus de précisions, voir H.ZAOUAL : De l'Homo oeconomicus à l'homo situs pp. 83-100 in *Pratiques de la dissidence économique. Réseaux rebelles et créativité sociale*. Sous la direction de Yvonne PREISWERK et Fabrizio SABELLI, *Nouveaux Cahiers de l'I.U.E.D.* de Genève, n°7, Juin 1998 P.U.F. Paris. Voir aussi notre article intitulé : *L'économie institutionnelle africaine : une pensée économique métisse en marche*, publié dans la *Revue Techniques financières et Développement*. Epargne sans frontières, Paris ; Numéro spécial sous la direction de C. DEBOISSIEU: *Institutions et développement financier*, n°52, septembre/octobre, pp.48-63, 1998, Paris.

Or, les réalités d'aujourd'hui demandent un renouvellement de fond en comble de notre épistémologie d'approche. Elles exigent des conceptions beaucoup plus ouvertes sur la diversité, la singularité et l'interconnexion des multiples dimensions d'une situation ou d'un même phénomène. C'est pour cela, que dans son aspect innovant, le paradigme recherché dans le domaine concerné doit assimiler l'économie de marché et la dépasser en lui affectant une fonction particulière et limitée à l'intérieur d'une vision plus large de la condition humaine. Ce principe est celui d'un «mélange *raisonné*» dans la mesure où la réalité des choses est, par essence, *multiple*. Et, c'est ce que nous avons tenté de démontrer par la théorie des sites dans laquelle nous avançons un certain nombre de principes d'«économie *non violente*» à l'aide de concepts métis et transdisciplinaires : principes de diversité, de singularité, de prudence, de tolérance, d'accompagnement et concepts de site, homo situs, rationalité située etc. Et, tout ceci ne peut s'entendre et se concevoir que dans sa relation critique par rapport «l'*économiquement correct*».

Dans la progression de notre raisonnement, il nous semble, donc, impératif de savoir ce que nous entendons par «économie». Ce qui nous permettra de mieux situer la position des uns et des autres, ceux qui prônent, sans se rendre compte, que l'économie est guérissable par des rajouts conceptuels greffés artificiellement sur des phénomènes beaucoup plus complexes qu'ils imaginent et ceux qui cherchent une véritable alternative sans avoir les mots et les concepts adéquats pour l'exprimer.

### **L'économique est-il solidaire et pluriel ?**

A y regarder de près, *l'économique* est une création du monde moderne. En effet, l'histoire de la pensée économique et de manière plus large celle du capitalisme nous enseignent que l'économie, comme pratique et comme discipline est concomitante à l'émergence de ce système social. L'économie est une vision de l'homme, celle qui postule que l'intérêt est à la base du comportement humain et c'est ce même intérêt qui joue un rôle moteur dans l'extension de la production et dans la redistribution de cette même production. Celle ci est, bien entendu, définie dans le cadre du marché. Tout ce qu'il y a autour disparaît comme par enchantement. Ce qui a conduit, de proche en proche, les économistes à délimiter leur territoire et les lois naturelles qui sont supposées le gouverner. Produire dans ce contexte, c'est répondre aux exigences du profit et de la concurrence. On produit avant tout pour le marché et on s'attelle à conquérir des parts de marché ainsi de suite. Ces mécanismes motivent le phénomène de l'accumulation du capital et stimulent la science et la technique qui, à leur tour, révolutionnent, constamment, les structures du système économique dans les critères de performance du profit. Et, la boucle est bouclée ! L'Etat n'est admis dans le champ de « *l'économiquement pur* » que de manière quasi-marginale dans la mesure où le marché est susceptible de se suffire à lui-même. De par cette extension, le marché devient même le modèle social par excellence. Dans ces conditions, c'est le système à son paroxysme. Adam Smith, lui-même, voyait dans la société une société de marchands en expansion qui finit, à long terme, par buter sur l'état stationnaire. En dépit que cet auteur - fondateur articule sa théorie économique avec une théorie des sentiments moraux.

D'ailleurs, sur un autre registre plus technique, les comptables nationaux anglo-saxons désignent les fonctions incontournables de l'Etat par l'expression «*regrettable necessities*». La formule dit ce qu'elle dit. En d'autres termes, les experts anglo-saxons, de par leur culture économique, regrettent que les besoins que recouvrent les «fonctions *régaliennes*» (services collectifs non individualisables comme la sécurité, la défense, la justice etc.) ne puissent pas

être satisfaits par le marché en raison de leurs configurations «physiques ». Le souhait le plus profond de la culture anglo-saxonne est de tout gérer par le marché. N'oublions pas que l'économie politique a été d'origine anglo-saxonne et le reste de nos jours<sup>3</sup>

Si nous acceptons la *sémantique de l'économique* décrite ci dessus, l'économie n'a jamais existé avant le capitalisme. En conséquence, le « *travail* » que les autres sociétés faisaient sur elles-mêmes et sur leurs environnements n'avait rien à voir avec *l'économique* ici défini. Elles se reproduisaient sur la base d'autres imaginaires sociaux dans lesquels *l'économique* n'avait ni moins ni plus pas de sens. En leur appliquant les catégories de l'économie politique, on introduit des biais dans la connaissance de leurs véritables croyances et motivations. D'ailleurs, il est frappant de constater l'étonnement des économistes face à des sociétés du passé ou à celles qui échappent encore, au moins partiellement, à la civilisation du capital sur leur non-capacité à répondre aux lois économiques admises. L'économie ne comprend pas que des sociétés soient en situation de « *bien être* » sans accumuler du capital productif, entendu comme producteur de profit. En économie pure, c'est le profit qui est moteur de tout. Ce qui, du même coup, impulse des formes de savoirs scientifiques et techniques qui lui sont compatibles. Pourtant, les impasses des modèles économiques contemporains comme les réalisations des civilisations passées révèlent que *l'économique de l'accumulation marchande* n'est pas une constante totalisant la nature de toutes les situations ou sociétés dans le temps et l'espace. Malgré leur « *richesse policée et urbanisée* », les pharaons ou les dynasties incas ne pouvaient pas être des capitalistes. Les exemples ne manquent pas y compris dans le monde contemporain comme le montre le caractère rebelle des dynamiques dites «informelles » en l'occurrence dans les pays du Sud. Les catégories économiques sont, donc, singulières à un des mondes du monde. A lui seul, le monde économique ou tel qu'il est perçu ne correspond pas à la totalité du monde dont la variété est infinie. C'est à quoi nous invite le pluralisme de la théorie sociale des sites.

En conséquence, le problème s'il y a problème n'est pas directement d'ordre technique mais éthique. Il s'agit, en fait, d'accepter ou non l'hégémonie d'une seule et unique vision de l'homme et de sa condition sur toutes les autres. La vision pluraliste de l'humanité invite à une tolérance et à une sauvegarde de la bio- socio - diversité dont la disparition est une menace y compris pour le système économique dominant. Après la sélection, il ne restera plus rien à sélectionner ! C'est l'ultime étape de la destruction de la variété écologique et humaine. De ce point de vue, *l'économique* est par essence *excluant* des autres visions du monde, libéré de toutes entraves, il s'auto-détruit et détruit la variété des environnements sociaux et écologiques. ; L'idée même de *lois naturelles* en économie mine toute tentative d'introduire une pluralité des lois de fonctionnement et d'évolution des sociétés dans le paradigme discipliné de l'économiste. L'expression «*pensée unique* » en vogue ne fait reprendre, de manière critique, ce vieux postulat de base de la science économique : tous les individus et toutes les sociétés humaines sont supposés fonctionner sur la base des mêmes lois. Sinon, le mot «science » n'aurait aucune valeur. L'économie politique surtout dans ses versions les plus contemporaines a crû découvrir une théorie générale du comportement humain. C'est cette croyance scientifique qui la renforce dans son hégémonie à vouloir régenter les moindres

---

<sup>3</sup> Les Anglo-saxons détiennent un quasi-monopole sur la pensée économique. Même la Banque mondiale s'inquiète de ce déséquilibre ! note le Monde de l'Economie (mardi 22 juin 1999). Dans ce même dossier, Laurence CAMEL souligne dans un article intitulé «les Américains règnent en maîtres sur les doctrines du développement », que le libéralisme américain a balayé tous les modèles alternatifs. En somme, point de place au pluralisme en économie ! Et, à Philippe HUGON de rajouter : « *L'économie du développement est devenue une simple application d'un corpus universel* » cité par l'auteur. Jusqu'à ces dernières années marquées par une multiplication des crises boursières, la pensée économique s'est standardisée et appliquait un même et unique modèle à toutes les situations.

aspects des comportements individuels et collectifs et, cela, malgré les échecs pratiques de son modèle.

De proche en proche, dans notre raisonnement, se dessine l'importance de *la stratégie verbale* de celui qui pose la question. Et, ici, la question est la question. *Le verbe est puissance*. Cette question sur la question peut aisément être illustrée par les *quid pro quo* qui entourent la notion de développement dans les relations Nord-Sud. En réalité, la question du développement n'émane pas de façon endogène des sociétés du Sud. Du dedans, il y devient un pseudo problème. Car, c'est une question qui leur a été posée du dehors. A toute question stupide, la réponse est encore plus stupide. Ce qui fût le cas dans la mesure où *l'analyse économique est amnésique*. Elle n'a pas tenu compte des effets de mémoire dans les concepts qu'elle utilise et la relativité des sens qui guident les actions humaines dès que l'on quitte une époque pour une autre ou un site pour un autre et *à fortiori* ceux du Nord de la planète vers ceux des sociétés du Sud. Il s'agit d'une *véritable querelle de sens*<sup>4</sup> qui a beaucoup contribué aux échecs répétés des transferts de modèles économiques fermés sur eux-mêmes. Le caractère précipité de *la pensée généralisante et technicienne* fait croire que les lois économiques se *faxent* par le marché ou par la planification ! à coups de paquets technologiques et de capitaux. Le Sud y répond par la galaxie de « *l'informel* » dont on ne devine pas encore le véritable sens et on ne le saura jamais tant qu'on ne change pas de lunettes conceptuelles. Les sites humains, et ils sont incalculables dans leur nombre comme dans leur diversité, noient le grand modèle généralisant de la science économique dans la marée de « *l'informel* ». Nous sommes donc à des années lumière de la compréhension des impacts croisés de ses chocs de modèle et de sites. De ces télescopages, sortent des entités « bizarres », encore énigmatiques pour notre intellect.

La reprise au Sud et au Nord de ce débat sur le « développement » à travers la notion de « *développement local* » n'entame pas les énigmes qui se posent. D'ailleurs, la notion en question ne fait pas l'objet d'un véritable consensus même si d'apparence elle fait « *bonne mine* » avec les sites locaux. Chaque auteur y met du sien. Certes, la littérature concernée révèle un souci de réalisme quant au caractère incontournable de la participation des acteurs au changement de leur situation ; Ce qui est déjà un pas en avant. Il reste à élucider le sens et la direction à donner à de telles approches : est ce du local pour le global ? ou du local qui cherche à s'émanciper du global, le peut-il vraiment ? L'économie solidaire et le développement local sont - ils des « *têtes chercheuses* » de marchés passés inaperçus ? Ce faisant, on risque de basculer, à tout moment, dans la vision et les lois du système qui est à l'origine de l'exclusion et des problèmes abordés par de telles approches ! Nous tournons, donc, en rond. D'ailleurs, la performance des projets soutenus par les organisations non marchandes tend à être appréciée du moins dans le moyen terme et le long terme avec les règles et les critères du marché. Le système ne pense pas hybride !

Tel qu'il s'est institué dans la société d'économie de marché, le développement, en réalité, ne peut se concevoir qu'en tant que concept économique. Il est synonyme d'une société que le marché organise selon ses propres canons. C'est aussi une culture de maîtrise et d'accumulation sans fin dont l'aiguillon est la concurrence et le profit. Il faut appeler un chat un chat. De ce point de vue, le développement est un concept organiquement lié à l'histoire des sociétés occidentales et par emprunt mitigé à l'avènement de certaines sociétés asiatiques

---

<sup>4</sup> H.ZAOUAL : - La querelle des sens : "le Tiers monde joue aux dés". Colloque International -Réseau Sud - Nord - Glasgow (13-18 septembre 1990) « Towards the understanding of the implicit meaning of local practices » Ecosse.

comme celle du Japon qui ont su en acclimater certains ingrédients dans les traditions de leurs sites respectifs. Abstraction faite de ces cas, le développement reste un énoncé des sociétés du Nord de la planète. Le sens qu'elles lui donnent dans leurs imaginaires est précis, c'est le sens d'une société qui se meut par le marché et pour le marché. Et, celui-ci y apparaît comme la modalité la plus pratique pour organiser la concurrence et l'émulation entre des individus atomisés. Le marché devient le seul lien social de référence, le reste est sans importance. Ce reste du « monde économique » est même un obstacle au plein épanouissement des lois économiques du moins dans les normes du modèle standard. Ici, *l'économique* dévoile tout son caractère *darwinien*. A l'image de la sélection des espèces, la concurrence est censée éliminer tous les rebus de la société marchande, hommes, animaux, végétaux, patrimoines génétiques et culturels, outils, savoir faire, besoins non solvables même vitaux ainsi de suite. A plein régime, l'économie est totalement contradictoire à la solidarité, à la cohésion de la société, à l'harmonie des hommes, entre eux et avec la nature. A cette intensité, « *l'économiquement correct* » est, par essence, conflictuel. Et, à ce titre, nous ne pouvons pas prôner d'un côté la compétitivité à tout prix et en même temps garantir un emploi pour tous.<sup>5</sup> C'est une contradiction dans les termes. L'efficacité du système se mesure dans sa capacité à réduire, par une application systématique de la science et de la technique, les coûts de production et particulièrement les coûts salariaux, donc l'emploi. Pour réduire les coûts, le capital dévore, ainsi, le travail. Dans un langage encore plus philosophique, la machine aliène et chasse l'Homme. C'est cette inhumanité qui est au centre des problèmes de société que nous connaissons qui, du même coup, rend les sciences de l'Homme inhumaines. L'homme y est découpé et mis en concurrence tous azimuts, par machine économique interposée, avec son semblable.

Il n'est donc pas étonnant que le mot « *jungle* » soit récurrent à cet effet. Pire, la jungle possède des mécanismes de régulation, du moins lorsqu'elle n'est pas perturbée par les activités humaines, qui ne remettent pas entièrement en cause la reproduction équilibrée du milieu et la variété qui lui est consubstantielle. Lorsque qu'un tigre est rassasié, il s'arrête de chasser. De plus, la nature a doté les proies des uns et des autres de mécanismes de défense qui les protègent d'un anéantissement total. Ce qui n'est pas le cas des protagonistes du système économique globalisé, les capitalistes en tête comme d'ailleurs les consommateurs. La mécanique économique est douée d'un appétit sans fin. Du côté des débouchés de la production, c'est un processus qui a besoin des besoins quitte à en créer pour étendre les marchés. Du côté de la compétition entre les hommes, la globalisation d'un tel système et l'abstraction grandissante de ses mécanismes de fonctionnement élargissent sans cesse l'empire des gagnants et introduisent un grand vide sous les pieds des perdants qui ne savent plus à quel saint se vouer. Ils perdent prise ainsi sur la réalité de leur quotidien. C'est ainsi que le système, en s'uniformisant sur un seul et unique critère, celui de la compétitivité, déstabilise et produit de l'insécurité collective y compris pour les gagnants de la mégamachine. De plus, que mange-t-on ? Après le « poulet à la Dioxine », le traditionnel bon appétit est devenu en Belgique, bonne chance ! il faut rire pour ne pas en pleurer !

En ayant l'ensemble de ces considérations à l'esprit, *l'économique au sens étroit de la science normale* en la matière ne rime donc pas avec une société solidaire de confiance puisque celle-ci supposerait que la sélection des individus et des communautés d'individus (y

---

<sup>5</sup> Cf. Marc RICHEVEAU et Hassan ZAOUAL : *Le mythe de l'emploi dans une économie de compétition*. Congrès de l'Association Internationale des Economistes de Langue française ; Marrakech, 31 mai-6 juin 1999. Texte à paraître dans un ouvrage collectif : *Cultures et comportements économiques*. Sous la direction du Professeur Roland GRANIER, Université de Aix - Marseille. Presses Universitaires de Marseille, 2000. Voir aussi Mohamed BENLAHCEN TLEMCANI et Gérard COUTUREAU : *Economie plurielle, économie solidaire : L'emploi en question*, communication présentée lors du même congrès international.

compris celle des aliments, des animaux et de la végétation !) ne puisse pas se faire sur les critères du marché (ou au moins exclusivement sur des critères marchands). La formule «*économie solidaire*» est de ce point de vue antinomique, ambiguë. La civilisation économique est, par essence, non solidaire puisqu'elle se construit, exclusivement, sur la base de la concurrence et de la compétitivité. De ce point de vue, l'économie repose sur un paradigme de guerre qui refuse la guerre des paradigmes en se postulant l'unique vision indépassable. Seuls survivent dans ses critères, ceux qui ont su répondre aux exigences de l'individualisme, de la compétition et du profit. Et, ils ne peuvent qu'être qu'une minorité<sup>6</sup>. La concurrence les raréfie et la masse des exclus s'en trouve amplifiée. La concurrence tue la concurrence disait le vieux Karl MARX.

Le plein développement des catégories de la vision économique du monde introduit inéluctablement le cynisme, des passagers clandestins, la tricherie, le calcul, l'incertitude dans les comportements des uns et des autres bref, l'aléa moral etc. qui finissent par se retourner contre l'efficacité postulée du marché lui-même. Ce dernier a, en effet, besoin de stabilisateurs moraux et institutionnels pour fonctionner. En ce sens, il a besoin de ce que sa propre logique détruit : la confiance ! Le marché est, en conséquence, une organisation paradoxale. Elle se veut autonome mais, pour « performer », elle a besoin de tout ce qu'elle n'est pas, du moins, dans les critères du découpage des réalités par les disciplines.

Et, ce n'est pas un hasard que l'on assiste à une montée en puissance à tout ce qui relève de la solidarité, du partenariat, de l'éthique, de la culture, des institutions, des normes, du local et du terroir etc. dans le traditionnel territoire étroit de l'économiste et du manager d'entreprise. L'impure envahit le pur ! Lorsqu'on parle de ces entités, il faut toujours savoir d'où l'on parle dans la mesure où elles sont manipulables dans des sens différents. Elles peuvent faire l'objet d'une investigation et d'une intégration dans les pratiques du système économique dominant qui, en perte de vitesse, cherche des stimulants et des repères éthiques quant à la gestion de ses échanges, de ses organisations économiques et de ses techniques de management et de marketing. *A contrario*, ces mêmes entités peuvent aussi faire l'objet de courants de pensée qui cherchent des alternatives en dehors de ce même système ou au moins de manière collatérale à son existence. Et, il n'est pas aisé de faire des distinctions claires entre les intentions conscientes ou inconscientes des uns et des autres à ce sujet. C'est tout ceci qui crée un désarroi conceptuel et contribue à mal mener ceux qui veulent penser autrement les problèmes des sociétés contemporaines aux prises avec une mondialisation qui les déboussole. En d'autres termes, nous savons à peu près ce qu'est le capitalisme et le discours qui l'organise et le légitime mais nous ne cernons pas, de manière rigoureuse, la structure logique des discours alternatifs et les notions dont il faut user pour asseoir, au plan des concepts, ce qui nous semble lui être rebelle dans le monde luxuriant des pratiques locales. Reconnaissons notre impuissance !

La difficulté supplémentaire, comme l'avons déjà évoquée, c'est que le système lui-même, pour se dynamiser, tend à réutiliser ce qu'il exclut ; Par son savoir d'abord pratique puis théorique, il repère les faits et les valeurs qui s'expriment dans les univers «*informels*»<sup>7</sup>

---

<sup>6</sup> Voir l'ensemble des travaux de S.LATOUCHE à ce sujet. Dernier ouvrage de cet auteur, *L'Autre Afrique. Entre le don et le marché*, Editions ALBIN Michel, 1998.

<sup>7</sup> Ce qui est hors norme est à la fois à l'extérieur du système et dans son fort intérieur. Les raisonnements par secteur ou même par système sont trop tranchés, donc non pertinents pour l'approche des univers complexes ; D'ailleurs, à titre d'exemple, la microsociologie des organisations révèle bien qu'aucune organisation n'est jamais totalement exempte de mécanismes «informels» ou cachés. Et, c'est même dans ces dimensions que les organisations et les systèmes trouvent des formes de régulation leur permettant de réaliser leurs objectifs. Ces boîtes noires leur assurent plasticité, flexibilité, bref une capacité à réagir aux menaces de l'environnement. Tout

et les recycle à son avantage jusqu'à leur épuisement total par son entropie ainsi de suite. Le système fait des emprunts à «l'informel» ! Le modèle s'inspire de l'anti-modèle ! L'anormal vient ici à la rescousse du normal ; S'assemblent ceux qui ne se ressemblent pas.<sup>8</sup> Exprimé autrement, tout se passe comme si le calculable avait besoin de l'incalculable.<sup>9</sup> Ces interactions s'observent dans les changements que connaissent à l'heure actuelle le management et l'économie du système ; La confiance, la justice voire le civisme sont des exemples d'«entités qualitatives», pour dire simple, dont le système lui-même a besoin pour se déployer avec le maximum de certitude. De même, une pauvreté proliférante nuit à l'efficacité de l'application des recettes du modèle standard. D'ailleurs, les grandes institutions internationales comme la Banque mondiale s'en inquiètent. Le rétablissement macro-économique de nombreux pays endettés, après les bourrasques boursières, semble

---

se passe comme si le formel avait besoin de l'informel !

D'ailleurs, DORTIER J.F. et STOECKEL F., deux théoriciens des organisations, "*Dans les coulisses du lien social*», Sciences Humaines Hors série, n°5, Mai-Juin 1994, mettent en évidence, dans la même lignée que la démarche des sites, le caractère indispensable des dynamiques "*informelles*" dans la vie des organisations formelles. En substance, elles alimentent, enracinent, arrondissent et accroissent la souplesse des systèmes formels. Ces deux auteurs soulignent que l'*informel*" est toujours la partie "*immergée*" du site (relations informelles, boîte noire, réseaux de connivence, de l'"entre-soi", des complicités-conflits...). Tout se passe aussi comme si les phénomènes de l'organisation étaient travaillés par toutes sortes d'antinomies : ordre/désordre, uniformité/variété, unité/diversité, stabilité/instabilité... C'est, en définitive, la conclusion à laquelle arrive E. MORIN dans sa pensée complexe. Il écrit, en substance, : *'Plus une organisation est complexe, plus elle tolère du désordre. Cela lui donne une vitalité... Mais un excès de complexité est finalement déstructurant. A la limite, une organisation qui n'aurait que des libertés, et très peu d'ordre, se désintégrerait à moins qu'il y ait en complément de cette liberté une solidarité profonde entre ses membres. La solidarité vécue est la seule chose qui permette l'accroissement de complexité. Finalement, les réseaux informels, les résistances collaboratrices, les autonomies, les désordres sont des ingrédients nécessaires à la vitalité des entreprises'* (E. MORIN, 1992, Introduction à la pensée complexe, p.124, ESF Editeur, mars, Paris).

De même, FRIEDBERG E. dans : "*Les quatre dimensions de l'action organisée*", (Revue française de Sociologie - p.534, XXXIII, 1992, pp.531-557) souligne, à juste titre, que : "*La formalisation d'une organisation n'est donc jamais que la partie visible de l'iceberg de sa régulation effective*". Dans toute organisation cohabitent plusieurs mondes (formel/informel, visible/invisible, explicite/implicite, singulier/pluriel...). La partie visible et formelle de ce puzzle est la "*région*" immergée du site. L'expérience montre que c'est le "*monde souterrain*" de cet ensemble qui est pertinent dans le déchiffrement des pratiques des acteurs : relations informelles, les non-dit, les réseaux de connivence, l'entre-soi, les "bruits de couloirs", les complicités, les conflits dévoilés. Voir aussi, FRIEDBERG E., 1993, *Le pouvoir et la règle : dynamique de l'action organisée*, Seuil, Paris.

<sup>8</sup> Le contraire est, bien entendu, aussi envisageable «se rassemblent ceux qui se ressemblent» ou «s'assemblent ceux qui se ressemblent» dans la vie des systèmes sociaux et naturels. L'ordre des choses n'étant pas binaire, l'un et son contraire sont donc à prendre en considération. Dans le prolongement de ce débat, l'observation de la nature laisse entrevoir de multiples symbioses entre espèces végétales et animales différentes. Ces interrelations sont indispensables à l'ensemble des écosystèmes et la vie de chacune des espèces en question. C'est encore une illustration du principe de diversité qui, transposé à l'économie, conduit à condamner, sans appel, toute pensée ou pratique économique qui se veut uniforme et exclusive des autres formes de vie économique et sociale.

<sup>9</sup> Les *facteurs de sites* sont incontournables que l'on soit contre ou pour l'économie de marché. En effet, la mondialisation accélère la fusion des entreprises qui, théoriquement, y trouvent un mode d'adaptation face aux exigences de la compétitivité. Cependant, ces mêmes stratégies de fusion - acquisition ne réussissent pas à tous les coups. Elles se font dans la précipitation de la rentabilité financière anticipée. Si bien que les fusions réussissent seulement une fois sur deux à réaliser les objectifs recherchés : une rentabilité durable et régulière, la création d'une *nouvelle culture d'entreprise sur la base de l'héritage des unités concernées*, une meilleure organisation dans la production, dans la distribution et dans la gestion des ressources humaines venues d'horizons différents etc. Les enquêtes évoquées dans un article du journal Le Monde mettent en évidence de nombreuses anomalies. Les plus importantes découlent du fait qu'une soumission totale aux marchés financiers entraîne une négligence des *facteurs humains et cultures des entreprises*, qui, par la suite paralysent le dynamisme des groupes concernés. L'absence de la prise en compte *des données du site* fait donc échouer le système lui-même. Voir : « *Pourquoi les fusions ne tiennent pas leurs promesses ?* » Marie - Béatrice BAUDET et Martine LARONCHE in Le Monde Economie du mardi 18 mai 1999.

exiger de telles orientations afin de rehausser le niveau de confiance des marchés financiers mondiaux.

En somme, comme nous l'avons souligné, il est donc devenu indispensable de décloisonner une science aussi compartimentée qu'est la science économique et de l'ouvrir sur les problèmes de société afin d'en corriger les incomplétudes. Ce faisant, la prise en compte de ce que néglige voire nie son réductionnisme conduit à un renouvellement en profondeur de la pensée du social. Ce à quoi s'attache la théorie des sites, pouvant faire partie d'un grand paradigme pluraliste, flexible, modulable et tenant compte des singularités de chaque contexte d'acteurs. Dans cette même perspective, l'économie de marché est susceptible d'être décryptée de manière plus sensée. Et, c'est que nous allons tenter de faire.

## II) Le site et le marché : quelles interactions ?

### **Le site et la panique du marché.**

Les travaux Jean Pierre DUPUY peuvent être d'une grande utilité dans l'approfondissement de la pensée « économique » dissidente des sites dans leurs relations avec le marché. Ceci est d'autant plus vrai qu'il s'agit d'entités collectives dont la nature est dynamique ; Les sites répondent, en effet, aux perturbations de manière instantanée ; leurs réponses sont variées dans l'espace et le temps. Nous sommes donc dans des univers complexes en mutation permanente ; En ce sens, la « sitologie » n'est pas assimilable à un culturalisme statique et conservateur. Il arrive même que des sites subissent des krach et se détruisent lorsqu'ils ne présentent pas une capacité d'adaptation. Ils perdent leurs éthiques et deviennent un « tas de tics » faisant l'objet de manipulation de la part des acteurs qui y voient des opportunités stratégiques pour leurs propres intérêts de tout ordre. Que de sociétés contemporaines sont actuellement dans l'anomie la plus totale et libèrent des génocides sans précédant et des migrations forcées et de la « clochardisation ».

La pensée de Jean Pierre DUPUY <sup>10</sup> montre, en effet, qu'un *tout organisé*, comme l'est un site dans notre définition, peut aussi redevenir *un simple tas de décombres* à la suite d'un choc endogène et/ou exogène. Les mécanismes qui assuraient son ordre se mutent en facteurs de désordre lorsque la situation n'est pas assumée avec concertation et claire voyance par les protagonistes du site. Tout équilibre contient des antagonismes, des menaces déstabilisantes, des paniques collectives etc. Ces foules de phénomènes contribuent à rendre précaire toute situation et *a fortiori* celle qui est occupée par des processus aussi volatiles que le sont les phénomènes économiques et boursiers. Ici, le marché apparaîtra comme un désordre au ralenti ; dans la perspective de l'auteur, le marché n'est, d'ailleurs, *qu'une panique au ralenti : ruées mimétiques et chocs de tous contre tous* y sont monnaie courante. Le réel y surgit de l'imaginaire des acteurs car les croyances des uns et des autres ou des uns

<sup>10</sup> Jean Pierre DUPUY : *La panique*, p 359-373 in *Sciences de l'information et de la communication*, ouvrage collectif, S/D Daniel BOUGNOUX. Editions LAROUSSE.1993. Texte tiré de : *La panique*, Laboratoire DELAGRANGE, coll."Les empêcheurs de penser en rond ". Paris, 1991

Rappel sur les travaux de Jean Pierre DUPUY : *Ordres et désordres, enquête sur un nouveau paradigme*. SEUIL, Paris, 1982. *L'auto - organisation, de la physique au politique*, colloque de CERISY dirigé par Paul DUMOUCHEL et J.-P. DUPUY, Seuil, Paris, 1983. *Le sacrifice et l'envie. Le libéralisme aux prises avec la justice sociale*. CALMANN-Lévy, 374 pages, 1992. Voir aussi nos commentaires in « *Du rôle des croyances dans le développement économique* » H. ZAOUAL, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Lille 1, mars 1996.

sur les autres jouent, à ce niveau, un rôle essentiel. Les déstabilisations économiques sont aussi symboliques et réciproquement. Ce qui fondent le caractère de « prophétie *auto-réalisante* » d'un bon nombre de phénomènes économiques et sociaux (site, organisation, marché, lois économiques etc.). Ce qui est le cas des sites dans la mesure où ils reposent sur des boîtes noires faites de mythes, de croyances qui se sont forgés dans leur parcours.

L'art d'une société réside, en fin de compte, dans sa capacité à gérer les désordres qui l'assaillent. De ce point de vue, le site est un lieu de sens. Cette compétence d'auto-régulation est loin d'être explorée dans toute sa profondeur, par les sciences du social comme le montrent les appels pressants actuellement en matière de « *soutenabilité sociale et écologique* ». En effet, les sociétés sont, constamment, menacées par la dé-cohésion et l'éclatement. Au même titre que les questions relevant de l'environnement, il devient, en effet, pressant de rendre « durable » ce qui les organise en profondeur, d'où l'importance des cultures et des institutions qui donnent sens et cohésion aux acteurs des systèmes sociaux.

Pour J-P. DUPUY, « *si les hommes voient difficilement le lien social qui les unit, c'est qu'il est essentiellement invisible* »<sup>11</sup>. L'économie y a vu la main invisible du marché. Mais, cela ne suffit pas d'autant plus que le marché est aussi porteur de désordre. La compétition entre les hommes génère des conflits, des mécanismes anti - harmonie et ouvre la voie à l'incertitude et à l'opportunisme dont l'espace, en grandissant, contribue à l'effondrement de l'économie et par ricochet, la société. Ces désordres restent énigmatiques dans la mesure où la pensée procède par découpage comme nous l'avons ici rappelé. A ce sujet, J-P. DUPUY met aussi en évidence les méfaits du réductionnisme : « *Les catégories analytiques que la pensée rationnelle multiplie pour mieux maîtriser le réel en le découpant deviennent sans usage : la panique les indifférencie de la même façon qu'elle bouleverse les différences sociales.* »<sup>12</sup>. Et il ajoute : « *Dans la panique, la société se désagrège, se décompose, se pulvérise. Et cependant, comme le mot même l'indique, la panique est aussi totalisation, formation d'un tout.* »<sup>13</sup>.

Dans ces univers où l'auteur associe la foule, la panique et le marché : « *Le microscopique et le macroscopique communiquent instantanément* »<sup>14</sup>. La panique est ici considérée comme un médiateur entre la foule et le marché. La moindre rumeur ou fluctuation locale peut se propager telle une traînée de poudre et engendrer un chaos global dans l'univers ici considéré. Ici, nous avons une illustration de la théorie des catastrophes du mathématicien et philosophe René THOM au même titre que la théorie du chaos (effet papillon) qui a vu le jour en météorologie dont les emprunts se multiplient vers les autres sciences.<sup>15</sup>

Revenons à nos propos d'économiste et notons qu'au lieu que le marché soit un système autorégulateur, selon la théorie orthodoxe, pour l'économie et, par voie de conséquence, pour la société, il devient le siège d'une propagation déstabilisatrice. Dans ces circonstances, il révèle sa nature chaotique. Pourtant, dans la théorie économique, le marché est censé contenir la contagion des passions destructrices grâce à l'harmonie des intérêts des

---

<sup>11</sup> J-P. DUPUY, La Panique, op.cit. p.360. Cet énoncé rejoint le postulat sur lequel s'est construite la théorie des sites ; En effet, tout se passe comme si le site est une entité immatérielle, donc invisible du premier coup d'œil. Le site n'est perceptible qu'à travers les traces, souvent fugitives, qu'il laisse dans le monde visible, celui des comportements des siens et dans tout ce qui les entoure et fait leur vie quotidienne, de la culture à l'architecture en passant par l'économie de leur organisation sociale.

<sup>12</sup> Ibid. p.361.

<sup>13</sup> Ibid. p. 362.

<sup>14</sup> Ibid. p. 362.

<sup>15</sup> Cf. H.ZAOUAL, Chapitre Science et croyances in Thèse d'Etat op. cit.

individus isolés qu'assurent les mécanismes du marché. A l'image de « l'église invisible » de KANT, le marché est considéré comme une sorte d'instance sacrée, invisible et omniprésente qu'aucun individu ne peut contrôler. Le fil conducteur des comportements et des décisions individuelles s'y réduit aux signaux des systèmes des prix. Or, l'histoire, l'expérience et, en fin de compte la théorie critique au sens large, montrent, en grandeur nature, que le marché contient en son sein des potentiels de déséquilibres et des désordres inhérents à son fonctionnement et des effets socialement déstabilisants sur son environnement extérieur. « *Le marché contient la panique* » nous dit J-P. DUPUY<sup>16</sup>. La théorie contemporaine du marché montre, elle-même, que l'unicité du point d'équilibre est une exception. C'est plutôt sa multiplicité qui est la plus courante et vraisemblable. Ce qui, de fait, introduit une indétermination du marché et de façon plus large celle de l'ensemble des phénomènes économiques. La réponse en a été le développement de la recherche économique en direction des points focaux et des institutions. Ce qui désagrège la cohérence de l'analyse économique orthodoxe et ouvre la voie aux approches qui mettent l'accent sur les repères collectifs et la variété des formes de coordination. Ce qui est synonyme d'un grand pas en direction du pluralisme.

Dans la perspective de notre démarche transdisciplinaire, le site, en étant le siège des repères collectifs, ordonne la foule autour d'un sens et limite, par des entités hors économie, les appétits destructrices des hommes et les sources de désordre. Il a cette capacité d'organiser un ordre motivant et de produire une cohérence d'ensemble. En ce sens, il joue le rôle d'un régulateur social. C'est une espèce de centre pour les comportements individuels et collectifs. Il condense dans un même univers l'espace, le temps et la culture. Sans lui, le désordre prend le dessus sur l'ordre et conduit ainsi, à des paniques de sens et à des implosions. Face à ces risques d'entropie et de dégénérescence, synonyme de perte de centre, le site dessine des horizons locaux de certitudes et d'équité. Ce qui, du même coup, assure une cohésion à l'organisation sociale. Il la stabilise dans le système des représentations des agents de l'organisation. Le site donne, ainsi, sens et direction aux acteurs. Ceux sont ces consistances sociales qui expliquent l'impossibilité d'une *économie pure* dans les faits de sociétés et l'incapacité de cette science à totaliser le réel des pratiques économiques ou non. En fait, toute science disciplinée réduit, dissèque et classe les données pour mieux les dominer ; Ce faisant, quand elle cède au scientisme, elle ordonne des concepts et les détache artificiellement de leur contexte. C'est dans cet élan généralisant qu'elle décontextualise sa vision des choses et court, en permanence, le risque, notamment dans les sciences sociales, d'instituer des théories erronées sur la diversité des situations. Ce qui réduit à néant les possibilités d'une approche qui pense et accompagne, par le bas, le multiple. Cette « *abstraction généralisante* » (formule empruntée à J. SHUMPETER) de l'économisme contribue à un voile d'ignorance sur les singularités des contextes d'action des acteurs et, en premier lieu, le sens pratique à travers lequel agissent les individus et leurs organisations.

Or, comme nous le soutenons, c'est le site qui donne ce sens. En cela, il est incontournable dans la mesure ou comme le dit A.ORLEAN, « on ne peut avoir raison contre la foule »<sup>17</sup>, d'où le caractère crucial du problème de la coordination autour d'objectifs concertés et souhaitables par le plus grand nombre. Dans cet ordre d'idées, le mécanisme mimétique est ambivalent. Il peut être dramatique ou radieux selon les circonstances. Dans l'« *hypothèse radieuse* », la foule a donc besoin de sens et le site y joue le rôle d'un « système

---

<sup>16</sup> J-P. DUPUY, La panique op.cit. p.365.

<sup>17</sup> A.ORLEAN : « *Mimétisme et anticipations rationnelles : une perspective keynésienne* », Recherches économiques de Louvain, vol.52, n°1.

*dynamique auto-renforçant doté localement de feedbacks positifs* »<sup>18</sup>. Dans cette perspective, le site se conçoit comme une source d'*attaches imaginaires*. Les réalités locales y puisent leurs sens. Les mots, les concepts et les actions y sont liées par les circonstances. En ce sens, le site est un producteur d'*espaces de justification* pour les acteurs au sens des économistes des conventions. Les règles de conduite en sont imprégnées. De ce point de vue : « *le chasseur indigène qui tend un filet n'est ni plus ni moins crédule que son observateur blanc* » nous dit Jack GOOGY<sup>19</sup>. Le site allie la rationalité et la métaphysique du lieu. Dans cette relation étroite, il n'y a pas lieu de séparer les multiples dimensions des actions et des visions des acteurs d'une situation donnée. Ce qui fonde l'idée popérienne d'une science et d'une société ouvertes face à l'auto-clôture des disciplines et des paradigmes. Ces derniers, de par leur délimitation congénitale, se spécialisent, s'enrichissent en savoir et déclinent face à la complexité luxuriante des faits. Et, ceci est d'autant plus vrai qu'au regard de la connaissance contemporaine, les dichotomies du genre rationalité/Irrationalité, logique/pré - logique, analytique/pré - analytique etc. conduisent à des querelles stériles. Leur dépassement réside dans «un *relativisme diffus (toutes les sociétés sont rationnelles)* »<sup>20</sup>. C'est cette perspective qui est, d'ailleurs, retenue dans la théorie des sites : *le relativisme doux*.

Cette position de recherche est dictée par le fait que tout apport de l'extérieur vient s'ajouter et se mêler à ce qu'était déjà le site, dans son histoire comme dans sa vision du monde. C'est une accumulation de *couches tectoniques mouvementées* qui finit par donner une *personnalité de base* momentanée aux acteurs d'un espace donné. Ces métamorphoses n'ont aucune direction linéaire. Elles se produisent de façon chaotique d'où leur caractère indéchiffrable par les visions classiques de l'évolution des sociétés qui n'opèrent pas par discernement.

### **L'ajustement conceptuel à la variété des sites d'action**

Comme nous l'avons déjà évoqué, la prolifération des discours et des pratiques qui se veulent alternatifs crée un brouillage dans la manière d'aborder les réalités d'aujourd'hui. Et, ceci est d'autant plus vrai que le système, lui-même puise aussi des énergies et des capacités de recyclage dans ce qu'il exclut théoriquement. Or, comme nous l'avons souligné, il tend aussi à recycler les dimensions du local, de l'éthique, de la solidarité, de la culture, de l'écologie, la variété etc. au même titre que les discours critiques. Tout se passe comme si *l'économie avait besoin du non économique*. Dans de nombreux cas observables, le second *nourrit et limite* le premier. Et, c'est ce que suggère par certains aspects la théorie des sites.

Les *faits d'entrepreneuriat contemporain* montrent bien, en effet, que toutes les dimensions négligées par les modèles physico-financiers de gestion et l'économie en général jouent un rôle fondamental dans le dynamisme économique : éthique, identité et solidarité de groupe, traditions et cultures de communauté, lien familial et ethnique, réseau d'appartenance, effets sociaux et spatiaux de territoire etc. Le dynamisme des réseaux chinois, celui des entrepreneurs «*informels*» africains constituent des exemples significatifs du rôle des «*variables non économiques*» dans la performance des organisations économiques qui ne répondent pas aux critères de la pensée managériale réductionniste. Ce qui peut s'interpréter

---

<sup>18</sup> J.P. DUPUY, *La panique*, op.cit. p. 373.

<sup>19</sup> Jack GOOGY, *La Raison graphique*, Traduction et présentation de Jean BAZIN et Alban BENZA, Minuit, Paris, 1979 p 561 (P561- 570) in *Sciences de l'information et de la communication*, ouvrage collectif, S/D Daniel BOUGNOUX. Editions LAROUSSE.1993.

<sup>20</sup> Jack GOODY, *Ibid.* p.567.

comme une sorte de mobilisation des «moteurs *symboliques des sites* » concernés par les évolutions en question. Ces micro-organisations sont à la fois flexibles sans être totalement excluantes dans la mesure où elles évoluent à l'intérieur des sites d'appartenance qui les enchâssent dans leurs éthiques et leurs cultures respectives. L'efficacité s'y organise *in situ* ce qui veut dire que l'économie se nourrit de «substances *sociales* » relevant de codes sociaux tacites qui organisent, à chaque fois, de manière singulière et dynamique, la cohésion qui sert les multiples objectifs des communautés concernées<sup>21</sup>. Et, c'est là que la théorie des sites permet de comprendre, à la fois, l'échec des modèles parachutés et la réussite des micro-dynamismes spontanés. A ce niveau, des notions comme celle du «secteur *non structuré* » mise en avant par l'économie du développement deviennent même dérisoires dans la mesure où la «pensée *unique* » n'appréhende que ce qu'elle croit être *naturel et normal*. Elle est dans l'incapacité congénitale de penser *la diversité des pratiques*. C'est elle qui n'est pas structurée pour rendre intelligible ce qu'elle ne comprend pas : les structures intimes des dynamiques observables sur les terrains. Elle ne reconnaît que les *siens*. Elle voit *le même* partout. Ce qu'il lui est *rebelle*, elle le déclasse, le dévalorise et l'exclut de sa normalité définie *a priori*. Cette myopie résulte d'un rationalisme et d'un constructivisme au sens de HAYEK exacerbés. Cette discrimination vis à vis des autres formes de vie économique étouffe la variété dont ont besoin les sociétés et les «*économies* » pour se déployer en toute liberté.

D'ailleurs, c'est en Afrique que l'on a pratiqué le plus la «science *économique* » ou le «*marxisme* » au sens de modèle et c'est là que l'échec a été le plus flagrant ! Les sites locaux phagocytent et incitent les acteurs à agir dans des directions inattendues par les experts et les «progressistes ». Il y a donc lieu d'opérer des ajustements conceptuels par rapport à la variété infinie des terrains. En réalité, l'expérience nous enseigne que *l'expertise d'une situation* est présente au moins tacitement dans les sites concernés et, en premier lieu entre les mains des acteurs de la situation. La conjecture de leur conjoncture ne peut être révélée et explicitée au plan des hypothèses et des concepts que par leur intermédiation. C'est un travail de longue haleine qui peut aller jusqu'à une «herméneutique *de situation* », d'où l'intérêt pratique de la pédagogie d'accompagnement qui est au cœur de la théorie des sites.

---

<sup>21</sup> H.ZAOUAL, *The Economic System of the Soussi*. (Morocco) THE EUROPEAN JOURNAL OF DEVELOPMENT RESEARCH Volume 2 N° I juin 1990 .P.59-p.64. Social and Political Sciences Department - Free School Lane - Cambridge / England ou The Maghreb experience : A Challenge to the Rational Myths of Economics. Review of African Political Economy N° 82, 1999.. p. 31-p.41. United Kingdom..

Voir aussi sur un plan plus théorique notre contribution : Les sites, les dynamiques organisationnelles et les mondes possibles : une approche par les contextes in La gestion des entreprises. Contextes et performances. Sous la direction de Riadh ZGHAL, pp.194-228, Centre de publication Universitaire. 1998, Tunis.

L'Homme étant un «*animal territorial*», il tient au *sens local* du monde dans lequel il vit. <sup>22</sup>C'est ce que la notion de site symbolique d'appartenance<sup>23</sup> met en évidence. Ce qui, du même coup, réintroduit des *problèmes de sens et d'éthique* dans l'analyse économique des comportements individuels et collectifs et des systèmes qui les organisent. Ce faisant, la théorie standard de la rationalité et de la décision est remise en cause au profit d'une théorie plus ouverte sur la grande variété des croyances, des parcours et des pratiques des agents. Cette même diversité rend plausible la pertinence du concept de *rationalité située* défendue par les théoriciens du Groupe de Recherche sur les Economies Locales de l'Université multi-sites du Littoral Côte d'Opale (Dunkerque, Calais et Boulogne). De par la complexité des univers dans lesquels le concept en question est censé se déployer, il ne peut qu'être de nature plurielle et composite dans sa formulation. De ce fait, il est modulable en fonction des contextes d'action des acteurs. Ce qui dans le même mouvement réintroduit *du sens* <sup>24</sup> dans le *rationnel* d'une situation et marie «l'économique» et le social voire le culturel, pour dire simple et se faire comprendre par le lecteur. En réalité, tout est imbriqué dans la réalité. Ce que nous séparons, sous forme de disciplines et de concepts, l'acteur en situation l'unifie et le décode avec le sens de la boîte noire de son organisation sociale. C'est aussi ce qui explique que la «sitologie» est une *démarche économique indisciplinée*.<sup>25</sup> Dans sa vie quotidienne, l'acteur a horreur des divisions que la pensée dominante projette sur sa condition ; Il fuit les divisions du rationalisme. En fait, ce protocole d'analyse paralyse les hommes dans leur capacité à s'épanouir, à innover, à découvrir des solutions inattendues, à marier ce qui nous semble, du dehors, contradictoire etc.; *A contrario*, la philosophie des sites est, donc, une sorte «d'économie du quotidien» dans la mesure où elle privilégie les *espaces vécus des acteurs*. C'est une sorte d'«économie décomplexée et non discriminatoire» qui cherche à coller au «bon sens» des pratiques locales. En effet, dans les espaces considérés, l'homme concret, en fin compositeur, répond avec une rationalité composite intégrant plusieurs dimensions à la fois voire une pluralité de mondes possibles au sens des économistes des conventions. Cette posture de recherche conduit inéluctablement à l'abandon du concept de

<sup>22</sup> Comme nous l'avons déjà montré dans notre programme de recherche, l'Homo situs est un «interprétant» de situation, il l'est dans l'immédiat et dans la dynamique de sa situation. C'est l'homme social, pensant et agissant dans une situation donnée. Et, il est tout cela, en véhiculant le sens du moment, celui de sa situation avec tout le poids du passé et du changement qui s'impose. C'est donc à l'intérieur de multiples contingences qu'il exerce son comportement quotidien. Contrairement à l'homo oeconomicus, l'homo situs est un *homo communicant* avec son milieu. De ce fait, «il se laisse moins facilement saisir, ou découpé» (formule de Daniel BOUGNOUX, «Naissance d'une interdiscipline?» Introduction à l'ouvrage collectif p.11 in *Sciences de l'information et de la communication*, S/D Daniel BOUGNOUX. Editions LAROUSSE.1993. Ce point de vue est à l'opposé de l'épistémologie parcellaire des sciences sociales comme «sciences compartimentées» dans lesquelles, la parcellisation des savoirs a divisé «la culture» et a fait disparaître les humanités. Le savoir d'aujourd'hui est ainsi un savoir mutilé et mutilant.

<sup>23</sup> H.ZAOUAL, The Economy and Symbolic Sites. Contribution à un ouvrage collectif sous la direction de Majid RAHNEMA (University of California / BERKELEY) et Victoria BAWTREE : THE POST-DEVELOPMENT READER. Zed Books London and New Jersey USA 1997. (avec des auteurs comme Marshall Sahlins, Ivan Illich, Edward Said, Vaclav Havel, Susan George, S. Latouche et bien d'autres). p.30-p39.

<sup>24</sup> La sémiotique des sites consisterait à étudier les sens autour desquels ils se constituent, évoluent, s'adaptent et changent. Ces métamorphoses se reflètent dans des indices, des symboles et des pratiques qui expriment ici et là des changements dans le monde des valeurs et des significations imaginaires des sites affectés par les transformations. Comme le montre un des plus grands théoriciens de la sémiotique, l'homme est un signe. En effet, pour Charles S. Peirce, selon D.SAVAN, l'homme est aussi un signe extérieur, un signe dans le monde. Ses actions comme son corps en sont des médium matériels. Cf. : «*La Sémiotique de Charles Sanders Peirce (1839-1914)*» par David SAVAN p101-116 in *Sciences de l'information et de la communication*, ouvrage collectif, S/D Daniel BOUGNOUX. Editions LAROUSSE.1993.

<sup>25</sup> H.ZAOUAL, *La «sitologie» : Une démarche économique «indisciplinée»*, Titre de l'introduction de l'ouvrage collectif : Critique de la raison économique. Introduction à la théorie des sites. S.LATOUCHE, F.NOHRA et H.ZAOUAL. L'HARMATTAN, 1999.

base de l'Homo oeconomicus et à lui substituer celui de l'homo situs<sup>26</sup>. Contrairement au premier, le second est pluriel. L'Homo situs, varié et variable, est un concept intégrateur qui vise à cerner la rationalité et la décision de la personne dans son propre contexte. Ce qui permet, du même coup, de relativiser la rationalité aux réalités les plus concrètes de la dynamique du site de l'acteur. Ici c'est ce qui *est* qui prime mais non ce qui *devrait* être selon un modèle de rationalité parachuté et décrété scientifiquement supérieur. Vue par le bas, la *rationalité située* apparaîtra comme une construction sociale complexe dans la mesure où elle résulte des interactions entre les individus et entre eux et le site dans son ensemble. Elle absorbe, par conséquent, les données éthiques et pratiques de la situation et les restitue dans des comportements en phase avec l'univers en question.

### **Conclusion : Vers un pluralisme « économique »**

Le paradigme de la «sitologie» est un cadrage global dans lequel peuvent s'insérer aisément les différentes formes de vie économiques y compris celle du marché à la condition qu'un principe de convenance soit établi : le respect du pluralisme. Ce n'est que dans la perspective de ce paradigme pluriel que les multiples formes de vie économiques peuvent avoir un sens, celui d'une coexistence raisonnée, concertée et même, enrichissante, prenant ainsi en considération les risques d'implosion de tout système qui détruit la pluralité de notre monde. Partant de là, l'hégémonie de l'économie de marché doit être réduite, bref contenue et accompagnée par un pluralisme «éthique et économique», afin de sauvegarder la variété des autres formes de vie dont l'économie, elle-même, a besoin sous peine de se détruire. Cette même condition conduit à une révolution qui consisterait à redéfinir l'ensemble des règles de fonctionnement de la société puisque le marché ne sera plus *l'unique boussole de la performance et de l'organisation d'une société*. De ce point de vue, les critères d'évaluation deviennent multiples. *Le tout quantitatif* y sera tempéré par *le qualitatif* défini *in situ* par les acteurs eux-mêmes. Ces pondérations limiteraient l'exclusivité de la rentabilité économique traditionnelle, souvent aveugle sur le long terme. Ce qui met aussi en évidence l'importance du principe de prudence. Autrement dit, si une innovation technique et scientifique entraîne une rentabilité certaine au plan économique, elle doit aussi faire l'objet d'une évaluation critique intégrant les risques en tout genre, alimentaires et écologiques en premier lieu ainsi que ses effets pervers au plan de la société (emploi, patrimoine, cohésion sociale, sécurité etc.). Dans cette régulation, certaines solutions économiques pourront donc être, pour des raisons éthiques vis à vis de l'homme et de la nature, rejetées. En cela, la démarche par les sites est irréductible à un économisme aveugle comme elle l'est vis à vis du culturalisme statique. La société est-elle prête à se maîtriser et à maîtriser sa maîtrise pour s'engager dans cette voie pluraliste ? Un mur en cache un autre. Le mur de Berlin n'a-t-il pas été totalement submergé par l'univers de Wall street ?<sup>27</sup>. La rue du mur, droit dans le mur ! que de murs ! L'esprit de Moscou est omniprésent.

---

<sup>26</sup> Voir B. KHERDJEMIL, H. PANHUYS et H. ZAOUAL (S/D) : Territoires et Dynamiques économiques. Au-delà de la pensée unique. L'HARMATTAN, 1998. Voir aussi B. KHERDJEMIL (S/D), Mondialisation et dynamiques des territoires, L'Harmattan, 1998.

<sup>27</sup> L'emplacement actuel de la bourse de New York est le lieu d'un mur qui avait été construit pour séparer les Indiens, sommés de rester dans la réserve de l'île de MANHATTAN avant leur ré-expulsion de ce même site spatial, et les blancs, d'où le nom actuel de la rue ! C'est au-dessus de ce mur qu'en période de paix ! Les transactions entre les deux communautés s'opéraient : peaux de bêtes contre poudre, fusils et whisky. Les scalps se sont mutés en actions boursières dont le jeu sans fin conduit à l'exclusion de nos jours !

**Texte rédigé à Moscou, un lieu dit dans la campagne environnante de Boulogne sur mer (Nord de la France, le 25 juin 1999).**

Hassan ZAOUAL, Directeur du Groupe de Recherche sur les Economies Locales, Institut des Mers du Nord, La Maison de la Recherche en Science de l'Homme, 21 quai de la Citadelle, B.P. 5528, 59383 Dunkerque Cedex France, Tél : (33) 20 28 23 71 00 Fax : (33) 20 28 23 71 10 E mail : zaoual@pop.univ-lille1.fr